

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 7

Artikel: La leçon de C. F. Ramuz
Autor: R.Ms. / Ramuz, Charles Ferdinand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*À force de parler, j'en suis usé chez
moi.*

GRAMUZ

La leçon de C. F. Ramuz

Nous avons suscité et laissé s'élever, ici même, un débat touchant au malaise créé chez nous, dès l'enfance, par notre langage.

Tour à tour, M. Ch. Montandon, avec l'enthousiasme sans détours de la jeunesse, a revendiqué la place à laquelle avait droit notre terroir dans la formation linguistique de ses habitants.

M. Jean Nicollier, tout en freinant cet enthousiasme pour en mieux arrêter les limites, a voué sa défense au français, langue internationale, tout en ne dédaignant point notre vieux langage...

A vrai dire, ce débat si passionnant s'est élevé dans la conscience de tous les écrivains qui se voulurent tels dans ce pays-ci... Il a pris même, chez les plus authentiques, une acuité si forte qu'il impliquait leur Raison d'être ou leur Pouvoir le plus intime...

René Morax l'a connu à Mézières qui chercha la solution de ce problème dans son fameux « Vers blancs » dont la cadence vaudoise si chantante n'est point exclue...

Mais c'est bien, singulièrement, C. F. Ramuz qui a élevé le premier cet éternel débat sur le plan de l'art — et d'un art jailli de ce sol pour tendre à l'universel...

Raison d'être, Sens de la grandeur, voire Taille de l'homme et Questions en sont le plus éclatant témoignage.

Dans une étude remarquable par sa pertinence, sa pénétration analytique du génie de C. F. Ramuz, André Tissot ¹ écrit :

A n'en pas douter, c'est Paris, mais le Paris réel, vivant, moderne qui a d'un coup délivré Ramuz du Paris conventionnel de... Lausanne !

C'est lui aussi qui amène le poète à se reconnaître, à s'inventorier et il découvre la place que tient en lui son pays. De plus en plus il s'y attache, il le dépouille, pour repartir d'une origine sûrement éprouvée. Dès lors, tout le problème de la langue devient pour lui un problème de fidélité, de même pour

Péguy, pour Jammes, pour Charles-Louis Philippe ou pour Claudel.

Le jeune Vaudois découvre qu'avant la langue écrite, corsetée, sanglée et souvent académique, il existe un langage parlé, libre d'allure, inventif, beau de la vie même, substantiel comme la terre d'où il sort. Alors Ramuz sent tout à coup la gêne qu'il s'est imposée, l'hiatus qui sépare la langue laborieusement apprise de ce pays qu'il veut exprimer. En entendant sa concierge ou l'épicier du coin qui parlent si bellement, il se ressouvient des vieux de là-bas, de leurs récits le soir devant la maison :

¹ C.-F. Ramuz ou le Drame de la Poésie. — Editions « A la Baconnière », Neuchâtel.

Je songeais particulièrement à notre patois, écrit-il dans Paris, et, faisant

appel à mes souvenirs, j'entendais encore les vieux de chez nous s'exprimer à leur façon et, cette fois, dans leur propre langue, le soir, assis sur un banc de nos villages, quand la journée était finie, quand les chauves-souris vont béquillant dans l'air rose autour des maisons et admirais dans mon souvenir l'aisance dégagée et jusqu'à la rapidité de leur débit, car notre lenteur à nous s'explique peut-être par l'effort que nécessite une manière de traduction.

ALORS, ME DISAIS-JE, IL FAUDRAIT TACHER DE NE PLUS TRADUIRE... !

Mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de contes populaires relevés de mots patois, de pittoresque local ; Ramuz veut faire de ce parler une langue littéraire, il veut l'élever sur le plan de l'expression. Le taupier, ou le vieux soldat, lui fournissent la matière, mais la matière seulement. D'où un travail très long, une élaboration qui n'ira pas sans heurts, sans obscurités parfois, sans excès même. Cependant le point de départ est bien là. Ramuz voulait exprimer des paysans — comme il dit aussi : le bégaiement de l'homme devant l'être — or, le français littéraire, qui est une langue de *cour* et une langue de *salon*, ne s'y prêtait pas. Beaucoup trop perfectionnée, trop sûre d'elle, trop légère, trop élégante, il n'y avait d'autre recours possible qu'à ces mots très vieux, à cet accent, à ces tournures, à toute cette gesticulation de l'esprit et du cœur qu'est une langue quand elle a été parlée pendant des siècles au même endroit. Ce franco-provençal qu'on n'avait guère écrit que pour s'en moquer, Ramuz le recueille comme le plus pur héritage d'une race. Qu'il soit lent, maladroit, voire lourd, qu'il chante autant qu'il parle, que son vocabulaire ne soit pas très riche, Ramuz le sait bien. *Mais ne contient-il pas leur démarche.*

leurs gestes, un sol et un climat qui sont beaux et grands, même parmi les plus beaux et les plus grands ? Et n'est-il pas la langue qu'enfant, il entendit sonner à ses oreilles, parce que son père est du Gros-de-Vaud et sa mère de Cully et aussi parce que la famille s'était, pour un temps, établie en pleine campagne vaudoise et en plein accent vaudois ? Pourquoi parmi tant de souvenirs d'une noblesse patriarcale le seul langage serait-il ridicule ?

Dans *Raison d'être* le poète s'écrie :

Il n'y a d'autre loi que cette loi de convenance. A quoi peuvent bien me servir ces « qualités » données pour telles dans les manuels étrangement à l'objet, comme une certaine élégance (car, à l'autre je tiens beaucoup), la légèreté, la rapidité, si telle ligne de colline, devant moi, met tant de lenteur à atteindre son faite, si telle masse à pans abrupts n'a de beauté que par la lourdeur, si, à cette élégance vantée, s'oppose l'aspect peiné d'un geste, le plissement d'un front ou l'expression ne sourd que peu à peu ? Que m'importe l'aisance si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre si je veux donner l'impression du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en présence du compact et de l'encombré ? Il faut que notre rhétorique, nous nous la soyons faite sur place et jusqu'à notre grammaire, jusqu'à notre syntaxe — et que ce choc reçu, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel.

Buffon ne le disait-il pas déjà : Le style : c'est l'homme : nous ajouterons l'homme dans la ligne de sa plus intense authenticité...

Voilà la grande leçon que nous a légué C. F. Ramuz. Ne vaut-il pas de la méditer même... et surtout au Château ?